

LE CAIRN

Par Robert Mizrahi

Il y a quelque temps j'avais été intrigué, je ne sais trop pourquoi, par ce petit coin de montagne anonyme que je n'avais jusqu'ici pas vraiment remarqué et je m'étais alors promis de l'explorer.

Dès l'aurore, j'ai remonté le vallon boisé y conduisant, qu'un torrent vif-argent avait creusé en se frayant un passage entre deux versants sauvages. Il prend sa source à un replat du bout du monde, une sorte de petit cirque bordé de toutes parts de pentes herbeuses et de pierriers que dominent des crêtes rocheuses déchiquetées. En y prenant pied, j'ai été immédiatement attiré par la beauté pure d'une longue croupe s'élevant toute droite en direction de l'un de ces sommets. La lumière rasante y animait d'un lent frisson des bouquets de graminées que berçait la brise matinale. Sur son dos sinuait une vague sente mi-caillouteuse mi-terreuse.

J'ai entrepris de la remonter d'un rythme régulier, sans forcer l'allure, curieux de savoir où elle pourrait m'entraîner. Assez haut, dans un petit alpage, les sonnailles d'un troupeau de moutons faisaient vibrer l'air frais du matin. J'ai cheminé ainsi, mon esprit s'imprégnant sans trop y penser du paysage qui se dévoilait peu à peu, en empruntant d'anciennes traces qui semblaient me dire que dans la complète solitude de l'heure – pas un être humain n'était en vue – je mettais mes pas dans ceux oubliés de bergers, de chasseurs de chamois, de promeneurs, d'anciens colporteurs qui sait ? qui avaient également répondu à leur désir de découverte ou suivi leurs obligations.

Et peut-être certains d'entre eux avaient-ils aussi comme moi connu sur cette sente quelques moments de fugace légèreté, une sorte de suspension du temps : se sentir soudain profondément accordé au lieu dans un calme intérieur complet, posé là immobile, les deux pieds ne faisant qu'un avec le sol – rempli de la conscience aiguë d'être à cet instant précis à sa juste place. Puis une fois l'appel de la sente de nouveau aux commandes, reprendre doucement le rythme de son ascension et de ses pensées, imprégnées pour quelques instants encore de la présence se dissipant peu à peu de chaque brin d'herbe, de chaque fleur, de chaque caillou que le regard accueille, de l'air vif entrant dans les poumons, du bien-être d'une marche sans effort.

Ou peut-être au contraire avaient-ils été contraints, les plus nombreux d'entre eux probablement, de passer leur chemin au plus vite – une urgence, des soucis, le mauvais temps peut-être ? leurs souliers – ferrés ou pas – frappant le sol et façonnant un peu plus notre trace commune.

Aujourd'hui rien ne presse. Le ciel bleu limpide des heures fraîches est ouvert à tous les possibles. Là-haut la crête ro-

cheuse est depuis peu inondée de soleil. En descendant de longues processions d'éperons flanqués de couloirs, un enchevêtrement de grands pans granitiques et de pierriers où la limite de l'ombre dessine des arabesques mouvantes, qui s'élèvent depuis un plateau suspendu que mon cheminement semble devoir bientôt rejoindre. Je suis d'ailleurs en train de gravir, un peu essoufflé, le ressaut court et raide qui y conduit. La promesse au-dessus d'une prairie ensoleillée, d'un lac aussi peut-être où s'arrêter le temps d'un court repos ?

En franchissant son seuil sur un pas, c'est un nouvel univers qui s'est ouvert à moi. Pas de prairie ni de lac, non, mais une houle longue et abrupte de hautes vagues morainiques, caillouteuses, s'élevant progressivement vers un col haut perché au milieu de la crête. À cet endroit, la trace se perd : trop de cailloux, plus de terre ni d'herbe, on entre dans un monde minéral, un amoncellement de blocs, de cailloux, de graviers plus ou moins solidaires au milieu desquels il s'agit de s'inventer un chemin. Ici ou là quelques petits cairns incertains, apparemment récents, disent leur bonne aventure. Mais quelle fiabilité leur accorder ? Qui les a érigés, pourquoi ? Un chemin avéré ou des successions de tâtonnements et d'erreurs ? À moins que ce ne soient finalement que des amoncellements erratiques dus aux intempéries ? Impossible à décider. Une seule possibilité : les ignorer, se fier à son instinct et avancer, toujours avancer. Louvoyer, contourner, passer au large, revenir, retrouver par hasard un de ces petits cairns isolés dont la signification reste énigmatique. Et surtout, ne pas en ériger soi-même. De quel message de doute seraient-ils en effet eux aussi porteurs ? Ne pas laisser de trace donc, avancer en catimini, juste en inconnu de passage, présence un peu incongrue en ces lieux sans humanité. Ne rien laisser de soi – pas de signe, s'excuser presque de son intrusion. Et ici, d'ailleurs, aucune trace visible de mes lointains prédécesseurs : un monde ample, mais déroutant, jonché de débris de montagne, un lieu sans mémoire ni projet.

Une à deux heures d'ascension chaotique, d'hésitations, de pierres qui roulent sous le pied, de blocs sur lesquels monter en équilibre pour sauter sur un autre bloc, encore et toujours. Dans une complète solitude. Croiser des illusions de traces et ces semblants de petits cairns. Se tirer sur les arêtes vives de grands blocs de granit roux et brun, posés ici ou là comme des récifs, comme les témoins échoués d'un autre âge et ressentir l'âpreté, mais aussi la solidité immémoriale de cette roche granuleuse. Gagner mètre après mètre, se réjouir parfois d'une promesse de lignée d'itinéraire esquissant un début de cheminement logique, mais très vite, au détour d'un nouvel amas de blocs, un de plus, être démenti et retrouver l'indécision du vaste champ d'éboulis.

Puis soudain, après une longue lutte contre cette pente qui roule et ravine, au sortir d'un autre petit ressaut, le col se découvre juste un peu plus haut – plus si loin maintenant. Le col : une selle herbeuse inondée de soleil qui, entre deux éperons rocheux, donne accès au ciel et peut-être aussi au panorama d'une série de lignes de crêtes se succédant dans le lointain, on verra bien. Ici la sente réapparaît, trace franche dans une pente sommitale assez douce, herbue, bordée de part

et d'autre de rochers arrondis par l'érosion et d'un petit reste de névé à main droite.

Un grand cairn marque cette rupture. Ceux qui l'ont érigé – dans des temps très reculés selon toute vraisemblance – avaient choisi l'endroit exact où l'on commence d'apercevoir le col et où la sente nous accueille, comme pour signifier l'évidence du lieu et la simplicité du chemin restant à accomplir. Je me suis arrêté et je lui ai fait face pour pouvoir l'observer avec attention. C'était un cairn solide, homogène, très structuré. Profondément affilié au lieu, il semblait en être l'émanation et vouloir me dire ceci : « ici s'ouvre un monde neuf, je te le présente, te voilà accueilli, toi aussi, dans son intimité ; imprègne-toi de lui et prends-y place. » Plus rien ne pressait en effet, j'étais quasiment arrivé et ce qu'il restait de chemin vers le col serait une courte et agréable promenade.

Sans trop y réfléchir, je me suis baissé et ai choisi une pierre plate à proximité après en avoir soupesé plusieurs. Elle était bien ajustée à ma main, sa forme répondait parfaitement à celle des pierres déjà emboîtées dans la partie supérieure du cairn. Je l'y ai posée avec précaution et précision pour qu'elle se fonde dans leur assemblée sans en rompre l'unité. Pourquoi avoir ajouté cette nouvelle pierre à un édifice déjà si abouti ?

Elle n'avait pas pour moi de signification particulière et je l'oublierai très vite. C'était pour le geste peut-être, être à ce moment-là la main qui pose la pierre, laisser un message à ceux qui suivront : « je suis passé là moi aussi, je vais ailleurs, je suis juste un passager de plus, vous en êtes, et vous y êtes. » Pierre posée avec délicatesse à l'intention de quelqu'un qui peut-être n'existe pas, pas encore. Et se dire en retour que les mains de ceux qui nous ont précédés ont, elles aussi, déposé leurs pierres à l'intention de suivants qui eux non plus n'existaient pas encore – dont moi aujourd'hui. Promeneurs, chasseurs, bergers, colporteurs : faire geste commun. Pierre sur pierre, habiter le même monde et partir sans se retourner, chacun vers son histoire, chacun vers son horizon. Que sont-ils devenus ?

Atteindre le col n'a plus été l'affaire que de quelques pas, une marche plaisante sur un sol souple. La vue était immense, bien-sûr. Quelques vagues brumes flottant dans le lointain, la douceur d'une légère brise caressant le visage. Pas un bruit, le calme absolu. Quelques traces de passage et c'est tout. Un col comme bien d'autres en somme.

Il n'y avait personne en vue.

HOMMAGE À DENISE MÉNARD, DÉCÉDÉE LE 21/04/2022

Denise nous a quittés et le groupe de randonnée pédestre se sent orphelin.

Depuis que cette triste nouvelle est parvenue à tous, les témoignages n'ont cessé d'affluer.

Il y a « les anciens » qui ont partagé tant de moments inoubliables, il y a les plus récents qui ne l'ont vue que quelquefois, mais l'ont tout de suite adoptée. Et les nouveaux qui ne l'ont pas rencontrée, mais qui en ont tant entendu parler qu'ils partagent également notre peine. Tous ces messages témoignent de la solidarité exemplaire qui règne au sein de notre groupe. Et à qui la devons-nous sinon à Denise (et Henri bien sûr) ? Ils ont su maintenir sa cohésion au fil de très nombreuses années depuis 1973 et ont continué à nous accompagner aussi longtemps que possible jusqu'à 2018. C'est à leur sens du partage, à leur chaleur humaine, jamais démentie et qu'ils ont su nous insuffler, que nous devons cet héritage.

Denise qui depuis sa jeunesse savait apprécier les plaisirs de la marche : la contemplation de la nature, la découverte des paysages, mais aussi des vestiges rencontrés, des villages traversés... avait aussi bien d'autres cordes à son arc. Elle était férue de littérature et écrivait elle-même très bien, ses lettres étaient toujours empreintes d'une grande sensibilité. Elle était passionnée par les arts et s'était elle-même formée à la sculpture avec grand succès. Elle aimait le théâtre, le cinéma... toutes les formes d'art.

Denise était aussi une grande humaniste et elle évoquait souvent son parcours professionnel au service des enfants en difficulté.

Un trait significatif de son caractère était sa fidélité en amitié. Elle avait gardé des contacts avec tous ceux qu'elle avait rencontrés et appréciés, depuis ses amis d'enfance jusqu'à leurs enfants et petits-enfants. Elle en parlait fréquemment ainsi que de tous les amis rencontrés plus tard au Gums, à l'atelier de sculpture... partout où elle passait. Elle téléphonait, elle écrivait, elle n'abandonnait pas, elle n'oubliait personne.

Nous adressons nos bien chaleureuses condoléances à son inséparable et cher Henri. Nous pensons tous à lui et lui apporterons tout le soutien que nous lui devons bien après tant d'années de partage.